

wiles. The author also strives to be fair in his delineation of the characters of the other leading figures of the period. La Barre and Frontenac are treated very judiciously. In fact, the author leans a little backwards in his discussion of some of the latter's proclivities. More should have been said on Denonville's relations with Champigny.

Of nit to pick there is little. The statement (p. 100) that only nobles could hold commissions in the Troupes de la Marine is not true. The epidemic that struck La Barre's army at Fort Frontenac was almost certainly not malaria (p. 24). Medical opinion, based on the symptoms and description of the disease — *ague tierce* — is that it was Spanish influenza, the same disease that ravaged Europe at the end of the first World War. Frontenac's 1693 winter campaign against the Mohawks was not the success that it is here claimed to be (p. 176). It came very close to being a major disaster. The author appears, this once, to have accepted Frontenac's version of events at face value.

W. J. ECCLES,
University of Toronto.

* * *

NORMAND SÉGUIN, — *La conquête du sol au XIX^e siècle*. Trois-Rivières, Les Éditions du Boréal Express, 1977.

Ce petit livre au titre ambitieux est en fait une monographie de la paroisse Notre-Dame d'Hébertville (Lac St-Jean). Mais Séguin a voulu donner à son étude, tant du point de vue de l'approche que des mécanismes révélés, un caractère exemplaire. Ce qu'il vise à atteindre à partir du cas d'Hébertville, c'est, raconte sa préfacière, à « une explication du phénomène de la colonisation » (p. 7). Ce livre manifeste, faut-il dire, des ambitions théoriques incontestables, s'inspire d'une méthodologie globale et fait appel, comme il se doit en l'occurrence, à des sources plus ou moins exploitées systématiquement jusqu'à maintenant dans ce genre de travail: les terriers, les registres de l'État civil, les archives de la Fabrique, celles de la municipalité, les recensements, les greffes des notaires, etc. Séguin a donc pu analyser d'assez près la marche du peuplement, la conquête du sol, les mouvements qui agitent la propriété foncière et pénétrer dans l'existence de cette communauté rurale afin d'en apercevoir la substance et la composition. Dans la perspective d'une étude partant sur une communauté vouée exclusivement à l'agriculture, cette recherche est presque sans faille majeure. Elle ne l'est pas si les paysans d'Hébertville, comme cela se produit généralement dans les paroisses de la vallée du Saint-Laurent depuis le XVII^e siècle, participaient à des activités économiques diverses tout en cultivant le sol: fourrures, pêcheries, exploitation forestière. En l'absence de toute recherche sérieuse sur l'économie forestière, sur son impact à Hébertville même, on est en droit¹ de se demander pourquoi l'auteur, dès le point de départ, centre son analyse sur les rapports entre le secteur agricole et le secteur forestier, déclare que le bois est le moteur de l'économie et ne cesse d'affirmer par la suite une thèse sur les méfaits de la forêt au plan du développement économique et social. Cette anomalie au niveau de la recherche est d'autant plus regrettable qu'elle empêche l'auteur de procéder à une véritable vérification des modèles qu'il utilise pour interpréter sa documentation: « le développement du sous-développement » et celui du « développement inégal ». Pourtant

¹ Il est un peu curieux que L. Dechêne déclare dans sa préface qu'on aurait « mauvaise grâce » à faire ce genre de reproche à Séguin.

cet appareil « théorique » d'inspiration nationaliste et socialiste, emprunté à certains analystes des questions arabes, africaines et sud-américaines, ne va pas de soi, surtout lorsqu'il s'agit de l'appliquer à l'histoire du Québec: il suffit de lire Gunder Frank² et Samir Amin³ pour en être convaincu et éprouver le besoin d'une démonstration scientifique.

La théorie des *métropoles et des satellites* repose sur un certain nombre de postulats. Dans les métropoles, le capitalisme diversifie et unifie l'activité économique, ce qui n'empêche pas l'exploitation de l'homme par l'homme. Parce qu'il libère et intègre, que rien n'échappe à son emprise, il entraîne aussi l'agriculture dans la voie du développement. Mais ce capitalisme centriste est forcé de s'étendre, d'annexer de nouveaux domaines et ainsi de se nourrir à l'extérieur. En créant des satellites, il importe, peut-on dire, le développement et exporte le sous-développement. Il n'est plus question de se demander, ainsi que le veut la « staple approach », dans quelle mesure les satellites ou les colonies peuvent bénéficier jusqu'à un certain point des investissements de la métropole et peuvent en conséquence espérer se développer en longue période. La théorie de l'échange inégal, qui à certains égards s'apparente au concept de la « staple trap » exposé d'une façon nuancée par M. H. Watkins⁴, est une théorie de l'exploitation illimitée. Agent de sous-développement, la métropole s'enrichit en important des produits, progresse en transformant les matières premières mais déclenche le développement du sous-développement en épuisant les ressources des régions périphériques. À ces endroits, une natalité élevée, l'abondance de la main-d'œuvre à bon marché, la prédominance d'une agriculture de subsistance, tout cela attire et dicte le comportement du capitaliste. Il devient alors essentiel pour celui-ci de maintenir l'agriculture au niveau de la subsistance afin de garantir l'abondance de la main-d'œuvre, de maintenir les salaires au plus bas niveau possible et de s'assurer des profits élevés. Ainsi perçu, le secteur capitaliste constitue non seulement un frein au développement intégral mais peut même entraîner une régression dans le secteur agricole. Cette forme d'exploitation sans limites a sa source dans la métropole et trouve des complicités dans les élites locales qui agissent comme relais dans la marche du sous-développement. L'utilisation de ce modèle suppose des recherches sur le fonctionnement des entreprises forestières, sur la main-d'œuvre « spécialisée » et saisonnière, sur les salaires, sur les cycles respectifs du travail agricole et de celui de la forêt. Car le conflit entre ces deux activités n'est pas évident.

C'est donc autour du thème de la sur-exploitation des colons que Séguin entreprend dans la première partie de son livre de dégager le fonctionnement du système agro-forestier dans la région du Saguenay: « l'analyse du processus historique de son développement révèle que le Saguenay, depuis son ouverture au peuplement, se comporte comme un espace marginal, comme une annexe fragile du territoire québécois satellisé et progressivement succursalisé par les forces externes dominantes. Il a subi à la fois la domination des pôles québécois et canadiens et ceux des métropoles étrangères » (p. 30). C'est donc le bois, en tant que secteur articulé sur les marchés extérieurs, qui serait à l'origine de la colonisation du Saguenay, des rapports de dépendance qui s'inscrivent et s'approfondissent: « le cycle du bois était le moteur de cette économie » (p. 38). La pénétration du territoire

² A. G. FRANK, *Lumpen Bourgeoisie, Lumpen Development*, New York, 1972, 151 pp. Voir son *Mea Culpa*, p. 8.

³ S. AMIN, *La nation arabe*, 156 pp.; *Le développement inégal*, 365 pp. Voir en particulier p. 322.

⁴ W. T. EASTERBROOK and M. H. WATKINS, *Approaches to Canadian Economic History*, p. 61-64.

et la marche du peuplement sont commandés par les besoins de l'exploitation forestière. Sur ce point, Séguin va jusqu'à affirmer: «la dominance du secteur forestier, en entraînant l'agriculture à la périphérie et en lui imposant le corset de la subsistance, trace dans une certaine mesure des patterns anti-agraires d'occupation du sol... imposait à l'agriculture une marche forcée au mépris des facteurs endogènes du sol...» (p. 51). Le caractère pernicieux de l'exploitation forestière ne tient pas seulement à ces choix aberrants mais il est aussi lié au fait que le travail en forêt entre en contradiction avec le travail agricole. De là une dégradation des pratiques agricoles, une perte d'intérêt pour la culture du sol et la routine: le colon est la grande victime innocente du système agro-forestier qui émerge vers 1840 et fleurit par la suite. Il l'est d'autant plus que les capitalistes anglophones avaient un intérêt manifeste à préserver leur réservoir de main-d'œuvre à bon marché intact. Pas question alors de développer l'économie domestique et surtout de commercialiser l'agriculture: devenus intéressés à leurs fermes, les paysans ou leurs fils auraient perdu tout intérêt pour le travail en forêt ou auraient exigé des salaires plus élevés: «il est possible d'affirmer que le secteur forestier avait un intérêt majeur, pour préserver sa marge bénéficiaire, à ce que les salaires soient gardés à un niveau minimum; donc à ce qu'une partie de l'agriculture reste le plus longtemps possible dans une forme voisine de la subsistance...» (p. 49) «la création d'un réservoir de main-d'œuvre exige plutôt le maintien et le gonflement de ce secteur traditionnel» (p. 36). Le Saguenay, selon l'auteur, serait un cas typique d'exploitation capitaliste en milieu colonial ou en région périphérique: «Cette exploitation forestière vivait du monde rural traditionnel sans le transformer» (p. 47). La structure sociale, fondée sur l'exploitation du pauvre colon saguenéen et canadien-français, était le reflet exact des tendances du système agro-forestier et de ses contradictions: «L'idéologie de la colonisation au XIX^e siècle était au service de groupes dominants... Le clergé devait composer avec les grands représentants du capitalisme, propagandistes de la doctrine protestante dans la région et artisans de la paupérisation de la population. Le clergé devait composer avec la petite bourgeoisie dont il ne pouvait endosser toutes les pratiques... Ce dernier [le petit monde marchand] était par ailleurs la victime facile de l'entreprise capitaliste forestière et des grands marchands extra-régionaux avec lesquels il était forcé de vivre...» (p. 61). Ici, une question se pose: dans quelle mesure, cette mécanique esquissée par Séguin se vérifie-t-elle à partir de cette recherche partielle et des faits qu'il joint à son dossier?

Afin d'éclairer le problème de la colonisation, d'en saisir les complexités, il importe, croyons-nous, de le poser d'abord sans tenir compte de l'exploitation forestière. Les mouvements de colonisation sont la conséquence directe du surpeuplement de la campagne seigneuriale québécoise. Avant 1840, alors que se produit sous l'effet des pressions démographiques un certain débordement de la frontière seigneuriale en direction des cantons et que s'amorce l'émigration aux États-Unis, la politisation de la question des terres est telle qu'elle empêche la mise en place d'une politique de colonisation. Après 1840, la prise de conscience par le clergé et par certains éléments bourgeois des dangers que comporte l'exode aux États-Unis déclenche les mouvements de colonisation. Ces entreprises de colonisation qui exercent leurs effets dans le lointain Saguenay, s'alimentent à une idéologie agricuturiste, théocratique et nationaliste. Les colons qui vont s'établir au Lac St-Jean ont des raisons d'émigrer, ils ont des traditions, une mentalité et ils ont été touchés par cette idéologie.

D'abord ils sont prolifiques. La région du Saguenay-Lac-St-Jean se peuple sans doute à cause des immigrants, qu'ils viennent de Charlevoix ou de Lislet; mais elle se peuple également en raison de l'exceptionnelle croissance naturelle de cette population. Lorsqu'on y regarde de près, il est aisé de constater que la mar-

che du peuplement a été influencée par l'orientation du réseau hydrographique et par les distances. Mais elle l'a été bien davantage par la recherche des sols fertiles. La localisation des établissements selon les moments est en gros celle des endroits les plus propices à l'agriculture: St-Alexis, Laterrière, Jonquière, Hébertville, St-Jérôme, St-Bruno, St-Félicien, Normandin. À l'intérieur de chaque localité, la prise de possession du terroir obéit à la même logique. Commentant ses cartes et ses graphiques, Séguin écrit: « Nos cartes établissent clairement que la zone arable a été presque entièrement concédée durant la première phase. Cela signifie que dès 1870 la colonisation à Hébertville était pratiquement terminée » (p. 129). Ce qui veut dire aussi que vers 1870, sinon avant, les jeunes avaient été obligés de partir à la recherche de terres dans le voisinage ou en des lieux plus éloignés. La fondation des paroisses forestières, là où le sol était pauvre dans l'ensemble, apparaît plus le fruit de la saturation démographique dans la plaine (là où la forêt doit disparaître) que la conséquence de l'appel de la forêt. D'ailleurs les entrepreneurs forestiers, parce qu'ils considèrent la montagne comme leur domaine, s'objectent à l'octroi de terres dans ces endroits peu favorables à la culture du sol. Un texte cité par Séguin éclaire ce problème: « Les lots dont on requiert la vente sont situés, dit W. Price, dans les montagnes. Il n'y a pas sur chacun d'eux la moitié de la proportion de terre cultivable pour en justifier la vente » (p. 138). Sur cette question des rapports entre la croissance démographique et l'appropriation du sol la thèse de l'auteur est plus que fragile.

Les colons qui vont au Lac St-Jean sont non seulement prolifiques, intéressés à posséder la terre, sensibles à la qualité des sols mais ils sont les dépositaires de traditions agricoles. Le niveau de leurs pratiques agricoles est plutôt bas. L'idée de subsistance, bien accordée à leurs techniques, domine, par tradition et par nécessité au moment de leur établissement, leur activité. C'est pourquoi le blé prend une telle importance pendant la première étape du développement. Mais la production du blé, fondement de l'alimentation, n'a jamais eu l'importance relative dans la récolte qu'elle eut du XVII^e au XIX^e siècle dans les paroisses seigneuriales. Les chiffres donnés par P.-Y. Pépin⁵ pour l'année 1871 (recensement) donnent les pourcentages suivants: blé 23,4%, avoine 20,1%, orge 12,2%, patates 26,9%. Autre observation: l'espace consacré au blé recule relativement entre 1851 et 1891 (17,5% de la surface cultivée à 5,1%) et regresse absolument entre 1891 et 1921. Malgré le bas niveau des techniques agricoles, la faible productivité et les difficultés, cette agriculture se transforme avec le temps: en s'orientant vers l'industrie laitière, elle suit le mouvement de l'agriculture québécoise dans son ensemble. En 1901, affirme P.-Y. Pépin, la région se classe parmi les six meilleurs comtés du Québec: équipement, cheptel, fonds de terre, ventes⁶. Les chiffres des recensements montrent sans l'ombre d'un doute que, de 1851 à 1891, la production agricole augmente plus vite que la population. La thèse de Séguin sur la régression et le blocage de l'agriculture n'est pas soutenable. L'agriculture, activité de subsistance au point de départ, se commercialise peu à peu dans cette région. De même l'affirmation selon laquelle les entrepreneurs forestiers étaient hostiles à la commercialisation de l'agriculture, apparaît comme une pure supposition. Arthur Buies écrit à propos de Price qui exploite une ferme pour ravitailler ses chantiers: « Près du village une ferme appartenant à William Price, habilement dirigée par David Blair, devient bientôt une exploitation modèle, qui sert d'exemple et de stimulant aux cultivateurs des environs ». Le 7 décembre 1860, l'abbé Martel écrit: « M. Price récolte autant de grains que tous les habitants réunis de la paroisse. Ainsi l'an dernier il a eu 10000 minots de grains, du meilleur grain que ce-

⁵ P.-Y. PÉPIN, *Le royaume du Saguenay en 1968*, p. 46, 60.

⁶ *Ibid.*, p. 59.

lui récolté par les habitants⁷.» W. Price ne procède pas différemment de P. Wright à Hull et des Cook à la Petite-Nation. Tout cela prouve que le capitaliste ne fonctionne pas d'une façon différente à la périphérie que dans la métropole: le profit est son stimulant et, lorsqu'il semble le négliger, il est limité d'abord par les ressources, leur accessibilité ou la demande.

Il est certain, en dépit de ce que raconte Séguin à propos de la suprématie du secteur forestier, que le secteur agricole a un poids considérable. Son *impact* varie cependant à l'échelle du territoire selon que les paroisses se situent dans la plaine (sols riches) ou près de la forêt (sols pauvres). Mais partout le secteur agricole est celui qui touche de la façon la plus existentielle la masse de la population. Même ceux qui participent à l'exploitation forestière ont en même temps une base terrienne, sinon agricole. Cet enracinement au sol est l'élément le plus stable de l'existence et ne peut être que capital pour l'analyse des structures sociales. Avec le temps, le poids du secteur agricole augmente à cause de prises de contact avec le marché local et les marchés extérieurs. Une telle évolution n'aurait jamais été possible si le commerce du bois n'avait pas été là avec ses avantages et aussi ses limites. À l'encontre de Séguin, nous soutenons que le secteur forestier et les entrepreneurs forestiers sont les premiers responsables de la commercialisation de l'agriculture et ultimement de l'industrialisation et de l'urbanisation. Le livre de Séguin contient tous les éléments de preuve à cet égard.

Au début de la colonisation, le bois est le seul secteur capitaliste. Son marché est en Grande-Bretagne et c'est l'époque où la demande est concentrée autour du bois équarri et du bois de construction.⁸ C'est aussi le moment où l'Angleterre entreprend une réduction radicale et progressive des tarifs différentiels. Après 1846, le marché américain pour le bois de construction commence à se développer; mais, pendant de nombreuses années, les entrepreneurs du Saguenay sont dans une position désavantageuse par rapport à leurs compétiteurs du Québec et de l'Ontario. La construction du chemin de fer reliant le Lac St-Jean à l'extérieur est complétée entre 1888 et 1893 et vise à favoriser l'accès du bois saguenéen au marché américain. Il est donc important de bien noter — ce que Séguin n'a pas vraiment fait — les étapes de la transformation de l'économie forestière si on veut comprendre son impact réel sur l'économie régionale. La première est celle où l'exploitation forestière est dominée par la coupe du bois équarri. Au cours de la seconde, la part du bois équarri décline alors que l'industrie du bois de construction⁹, existante à l'origine, devient prédominante jusqu'à la fin du siècle alors qu'émerge l'industrie des pâtes et papier. Cette évolution ne va pas dans le sens du développement du « sous-développement » mais marque le passage d'une forme primitive d'exploitation à une forme évoluée. On conviendra aisément que les répercussions de l'activité forestière sur l'agriculture ne sauraient être aussi intenses au début de la période qu'à la fin.

Au point de départ, le bois est le facteur qui empêche le Saguenay d'être complètement isolé. Il attire les investissements et permet jusqu'à un certain point la mise en place d'une économie monétaire. Il est à ce titre la source principale du profit dont l'utilisation exacte ne peut être analysée faute d'études. Le bois crée aussi un marché pour les produits agricoles: les recensements de 1851, de 1871, de 1891 et de 1921 indiquent que la structure de la production agricole est

⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁸ Voir F. OUELLET, *Histoire économique et sociale du Québec 1760-1850*, 642 pp; *Le Bas-Canada: changements structuraux et crise, 1791-1840*, 530 pp. L'évolution et le rôle de l'économie forestière sont analysés.

⁹ P.-Y. Pépin donne les chiffres dans son *Royaume du Saguenay* à la page 44.

commandée d'une façon significative par la présence du secteur forestier: avoine, pomme de terre, produits de l'élevage, foin. La construction du chemin de fer, initiative principale des intérêts forestiers, est aussi un événement capital qui, en reliant le producteur agricole au marché américain ou britannique, accélère l'expansion de l'industrie laitière. L'exploitation forestière ne fait pas que stimuler le producteur agricole, elle exige en plus un outillage et a des conséquences sur l'habillement. Pépin s'étonne du grand nombre de personnes affectées en 1871 au secteur du vêtement¹⁰. Ainsi le bois suscite des artisans, stimule un minimum d'industrie domestique et justifie l'existence des marchands ruraux. Il est significatif que le village d'Hébertville naisse autour d'un moulin à farine et d'une scierie. Ainsi l'exploitation forestière est un agent de diversification progressive des occupations. Le recensement de 1871 fait déjà état de cette évolution: la classe agricole forme 69,1% de l'ensemble¹¹.

C'est au niveau de la main-d'œuvre que les rapports entre le secteur agricole et le secteur forestier sont les plus évidents, sinon les plus intimes. Les entrepreneurs forestiers recrutent leur main-d'œuvre dans le secteur agricole. Comme l'industrie ne saurait fonctionner adéquatement sans un minimum de « professionnels de la forêt », ceux-ci sont souvent des cultivateurs (et leurs fils) établis sur des terres trop pauvres pour faire subsister la famille. Leur situation les oblige à vivre de la forêt tirant ce qu'ils peuvent de l'agriculture. Les autres sont des individus sans terre mais habitant les villages et cultivant de petits emplacements. Ces « professionnels » sont, il va sans dire, en mesure de participer à tout le cycle des travaux forestiers. Cette minorité ne constitue pas le plus gros de la main-d'œuvre forestière qui est formée pour une large part de travailleurs saisonniers. Ceux-ci vont chercher un revenu d'appoint pendant la saison morte pour l'agriculture: l'hiver. Mais, comme les familles sont très nombreuses, certains de leurs membres peuvent aussi participer à la drave ou travailler dans les scieries. Rien en cela qui soit nuisible à l'activité agricole ainsi que le déclare Séguin à la suite du journaliste Eugène L'Heureux (p. 48ss.). Il faut toutefois se poser des questions sur la façon dont sont employés ces revenus.

En fait, cette main-d'œuvre saisonnière est d'autant plus abondante et à bon marché que la croissance démographique est rapide et que l'agriculture se situe près du niveau de la subsistance. Il y a alors sous-emploi déguisé¹². Elle se fait plus rare et plus exigeante du point de vue des salaires à mesure que l'activité agricole se commercialise. D'ailleurs les crises cycliques que ce soit dans l'agriculture ou dans le secteur forestier provoquent l'émigration. Les entrepreneurs forestiers pouvaient en théorie avoir intérêt, afin d'assurer leurs profits, à maintenir l'agriculture près du niveau de la subsistance, situation favorable à l'abondance de main-d'œuvre et aux bas salaires; mais ils ne le font pas. D'abord ils ont besoin de produits agricoles pour faire fonctionner leurs entreprises et il aurait été trop coûteux de les importer. Le cas de W. Price, fermier, est significatif à cet égard puisqu'il donnait même l'exemple d'une amélioration des techniques agricoles. Les intérêts forestiers ne boudent pas davantage le chemin de fer, parce qu'il aurait éventuellement pour effet d'accentuer la commercialisation du secteur agricole, de réduire l'offre de main-d'œuvre saisonnière, de susciter une montée des salaires et des coûts. Séguin mentionne que, vers la fin du siècle, l'industrie du bois de construction traverse de sérieuses difficultés. Il fournit aussi quelques in-

¹⁰ PÉPIN, *op. cit.*, p. 44.

¹¹ *Idem.*

¹² Nous avons discuté des problèmes similaires dans *Dualité économique et changement technologique dans la vallée du Saint-Laurent (1760-1790)*, *Histoire sociale*, 1976, p. 246-296.

dications sur les salaires qui montrent que les rémunérations s'élèvent même en période de baisse des prix (1870-1896): le bûcheron gagne \$8,00 en 1860, entre \$12,00 et \$15,00 vers 1890, entre \$20,00 et \$26,00 vers 1900 (p. 47s.). Comment expliquer cette croissance des salaires sans référer à la rareté de la main-d'œuvre liée sans doute à l'émigration mais certainement à la commercialisation de l'agriculture. Les promoteurs du chemin de fer, tout en visant le marché américain du bois, ont-ils songé à étendre leur bassin de recrutement de main-d'œuvre? Lorsqu'ils appuient la *société de repatriement et de colonisation du Lac-St-Jean*, Séguin parle de belle démonstration de collaboration cléric-capitaliste (p. 61), mais ne pensent-ils pas davantage à résoudre des problèmes de main-d'œuvre qu'à repatrier des âmes? Enfin quels peuvent être les rapports entre la crise du bois de construction, le problème de la main-d'œuvre, la hausse des salaires et l'émergence de l'industrie des pâtes et papier?

Séguin insiste aussi sur les tendances anti-urbaines de l'économie forestière. Cette affirmation est pour le moins étonnante. Elle ne se comprend bien que si on se réfère aux villes qui auraient pu exister si l'économie n'avait été qu'agricole, si les colons avaient été laissés à eux-mêmes et si les capitalistes étrangers n'avaient développé le secteur forestier, créant ainsi le sous-développement dans l'économie, la société et les âmes. Car il nous semble que la plupart des villes du *Royaume du Saguenay* doivent aux XIX^e et XX^e siècles en grande partie leur existence à l'économie forestière. D'ailleurs le tableau que reproduit Séguin à la page 65 de son livre sur l'évolution des campagnes et des villes ne montre en aucune façon une ruralisation mais une croissance continue, en termes relatifs et absolus, de la population urbaine. Si le comté de Chicoutimi acquiert plus tôt et plus fortement des caractères urbains, c'est que l'exploitation forestière y est plus présente alors qu'au Lac St-Jean le secteur agricole est relativement plus lourd.

Tout cela montre que les modèles utilisés et non testés par l'auteur: *le développement du sous-développement* (G. Frank) et *le développement inégal* (S. Amin) ont beaucoup plus de vertus idéologiques et politiques que d'intérêt scientifique. À la périphérie, le capitaliste ne fonctionne pas différemment; il fonctionne dans d'autres conditions. On peut parler de développement lent, difficile, inégal si l'on veut mais pas dans le sens de S. Amin. Il faut tenir compte de l'isolement, de la qualité variable des sols, du caractère limité des ressources, des capitaux, des coûts de production et des mentalités. Le problème de l'exploitation des hommes s'y pose vraiment mais pas exactement dans les termes fixés par les maîtres à penser de Séguin. D'ailleurs, pour le résoudre, il faudrait être capable de voir bien au-delà des expériences capitalistes et socialistes.

L'étude proprement dite du cas d'Hébertville s'engage à partir d'une série de chapitres sur l'occupation du sol. Séguin décrit le mécanisme des concessions de terre, essayant alors de définir les rôles respectifs du clergé, de la société de colonisation et de l'État représenté sur place par un agent des terres. Puis, dans le chapitre suivant, il concentre son attention sur la *société de colonisation de Lislet et de Kamouraska formée* en 1848. La composition du bureau de direction est significative: 7 curés, 5 professionnels, 3 hommes d'affaires, 4 cultivateurs. La liste des actionnaires l'est également puisqu'elle met en évidence une coalition d'intérêts à peu près similaires: 28 curés, 55 professionnels et marchands, 121 cultivateurs aisés, 92 journaliers. Séguin décrit ensuite les difficultés financières de la *Société*, une fois à l'œuvre au Lac St-Jean, ses tensions avec l'entrepreneur forestier McCleod et, finalement, son échec. McCleod abandonne ses prétentions sur les terres des colons et se contente désormais d'acheter leurs produits agricoles et leur bois. La conclusion de tout cela est intéressante: « Si l'alliance clergé-petite bourgeoisie a assez piteusement échoué dans ses tentatives de susciter et d'ali-

menter un mouvement de colonisation, elle réussit par ailleurs à jouer un rôle de premier plan dans la nouvelle société régionale» (p. 116). En somme, elle a réussi l'essentiel de sa visée.

Le chapitre sur l'occupation du sol est parmi les plus importants du livre: chiffres sur les concessions de terres, les révocations, graphiques montrant les étapes de l'occupation du sol. Pendant la première phase, les colons s'emparent des terres arables; puis le mouvement continue vers des terres moins riches jusqu'aux sols impropres à la culture: ceux qui sont situés près et dans la montagne. Séguin aborde ensuite la question des révocations qui suscite une série de tensions et de conflits mettant en opposition les cultivateurs, les agents des terres, les politiciens et les entrepreneurs forestiers. Cette question est intéressante non pas parce qu'elle permet de s'apitoyer sur le colon «de bonne foi», victime du système agro-forestier, ou sur «le faux colon», le pauvre cultivateur en quête de bois de chauffage; mais qu'elle permet de tester concrètement des éléments de la thèse de l'auteur. Celui-ci nous dit que ce grenouillage, puisque 90% des révocations touchent des terres concédées dans la zone forestière, se produit au sujet de terres impropres à la culture. Leurs propriétaires étaient d'abord des individus qui avaient des terres dans la plaine mais qui, ayant par trop déboisé leurs fermes, s'étaient fait concéder des lots de bois de chauffage. C'étaient aussi des entrepreneurs forestiers, tels Fortin et même W. Price. Celui-ci avait acheté par des intermédiaires des lots de montagne sur lesquels il y avait du bois marchand; une fois ce bois coupé, il avait remis ces lots à l'intermédiaire qui y prenait le bois de chauffage. Ces conflits, à notre avis, établissent clairement les lignes de démarcation entre le domaine agricole et le domaine forestier: lorsque la pression démographique n'est pas trop forte l'agriculteur et l'entrepreneur forestier ont un commun intérêt à une localisation des fermes en fonction des caractères endogènes du sol. L'entrepreneur forestier résiste à l'envahissement de son domaine qui est la montagne.

La troisième partie est à la fois une recherche des fondements de la communauté rurale — de son ciment — et un effort pour définir la structure sociale. Le rôle transitoire de Hébertville en tant que métropole régionale est bien mis en évidence: à cet égard, sa marginalisation en fin de période nous semble avoir été la rançon du développement. Alors que le chapitre sur la démographie met l'accent sur la croissance, puis la saturation vers 1870 et les migrations qui font naître de nouvelles communautés rurales, le chapitre sur l'agriculture fait sans doute état des difficultés conjoncturelles mais il note le changement depuis les premiers défrichements jusqu'à la mise en place de l'industrie laitière. La lenteur de la transformation au plan de la production et des techniques est, selon nous, à l'image du développement d'une région où le capitalisme ne bouleverse pas encore en profondeur les fondements de la vie traditionnelle.

Dans son chapitre sur le ciment communautaire, Séguin remet à l'honneur une interprétation à peu près abandonnée et cela pour de bonnes raisons. Le rang, écrit-il, est un «sous-système dans l'ensemble paroissial... On peut vraiment le décrire comme une unité sociale de base» (p. 183). «C'est dans le rang qu'on s'amuse» (p. 182), qu'on se chicane, que se font les routes, que se construisent les écoles... Tout cela est bien joli, se situe dans la logique de sa thèse, mais n'est pas convaincant. Les travaux de Verdon qui mettent davantage l'accent sur la famille et la religion en tant qu'agents de socialisation, reposent sur des bases plus solides. La famille en particulier mérite l'attention des chercheurs, ce qui n'implique pas une adhésion sans nuances à la thèse de la «Folk Society».

À lire la thèse de Séguin, on a l'impression que le pouvoir réel se trouve dans les mains des entrepreneurs forestiers anglophones: ces propagandistes du protestantisme et ces artisans de la paupérisation de la masse. Mais ces entrepre-

neurs ne sont pas étudiés comme tels. De temps à autre, leur nom est mentionné à propos de telle ou telle initiative. Le plus souvent, on a le sentiment qu'ils sont dans l'ombre, qu'ils rodent, qu'ils sont les mauvais esprits de cette région, les grands responsables de ses malheurs. Par contre, lorsqu'il s'agit du curé, l'analyse de Séguin est précise et élaborée. Il décrit les bases matérielles du pouvoir clérical: les revenus du curé et ceux de la Fabrique. Le témoignage du pasteur indique que, s'il n'y avait eu le commerce du bois, sorte d'école de libertinage, le Lac St-Jean aurait été un parfait royaume de Dieu. Ce pouvoir du curé s'exerce dans tous les domaines de l'existence. Il est cependant forcé de compromettre avec les laïques, entrepreneurs forestiers et petite bourgeoisie; mais son pouvoir s'exerce d'une façon plus profonde que ne le dit Séguin. Les quelques déviations, les quelques querelles qu'il mentionne ne permettent pas de conclure à un écart entre l'idéologie et la réalité. La petite bourgeoisie est sous la dépendance du curé et les paysans payent la dîme même sur des denrées qui légalement ne sont pas imposables: pomme de terre, foin. Ce qui veut dire que le pouvoir clérical repose sur un consensus et que les incidents dont, il est question dans ce livre, n'affectent pas la solidité de la structure du pouvoir clérical. La religion et la famille apparaissent bien comme des agents d'intégration sociale. Cela n'a rien d'étonnant puisque la région du Saguenay reste jusqu'au début des années 1960 un des endroits où l'emprise cléricale est la plus forte.

Le chapitre sur la petite bourgeoisie est également bien fouillé. Les rapports entre les professionnels: notaire et médecin, les marchands locaux et les marchands de la ville de Québec sont explorés de façon à faire ressortir les liens de dépendance. La main-mise de ces petits bourgeois, sous la surveillance plus ou moins étroite du curé, sur les institutions locales est décrite adéquatement qu'il s'agisse du notaire, de l'instituteur ou du frère du curé Hébert. Dans cette communauté, la spéculation foncière existe: il s'agit d'usuriers ou de marchands qui jouent sur l'endettement pour s'emparer de terres. Ce phénomène est intéressant mais, en aucun cas, il autorise à parler «d'agents du capitalisme foncier». Il est évident que l'existence de cette petite bourgeoisie est commandée jusqu'à un certain point par l'exploitation forestière. Sans celle-ci, le clergé aurait été le maître absolu de la région.

Le livre de Séguin est intéressant à plus d'un titre: une approche globale visant à faire ressortir le caractère exemplaire de sa monographie, une recherche originale sur bien des points. Par contre, les modèles qu'il utilise sont non seulement inadéquats, invérifiables en regard d'une recherche qui néglige par trop le secteur forestier. Fait plus sérieux encore, Séguin, malgré les faits qui les contredisent, n'hésite pas à en affirmer le caractère fécond et l'applicabilité. Cette attitude relève plus de la praxis que de la science.

Fernand OUELLET,
Université d'Ottawa.

* * *

ELIZABETH GRAHAM. — *Medicine Man to Missionary. Missionaries as Agents of Change among the Indians of Southern Ontario, 1784-1867.* Toronto: Peter Martin, 1975.

DAVID H. STYMEIST. — *Ethnics and Indians. Social Relations in a North-western Ontario Town.* Toronto: Peter Martin Associates, 1975.

The study of native-white relations poses serious difficulties for the researcher. Source material is scattered and biased; fair and accurate judgments are